ANTOINETTE D'AUTRICHE

OU

DIALOGUE

ENTRE

CATHERINE DE MÉDICIS

ET

FRÉDÉGONDE, REINES DE FRANCE,

AUX ENFERS.

POUR servir de supplément & de suite à tout ce qui a paru sur la vie de cette Princesse.

vinci sua crimina gaudent.
Elles triomphent : leurs crimes sont surpassés.



LONDRES.

1789.

ANTOINETTE D'AUTRICHE

OU

DIALOGUE

ENTRE

CATHÉRINE DE MÉDICIS

ET

FRÉDÉGONDE, REINES DE FRANCE.

FRÉDÉGONDE.

AH ! quelle heureuse rencontre ! Catherine, c'est vous que je cherchois ; il me tarde de vous faire part d'une heureuse nouvelle que je viens d'apprendre, & qui nous intéresse également toutes deux. Trop long-tems en horreur au ciel, à l'univers, aux enfers même, nos crimes enfin vont être oubliés ; oui, nous sommes vaincues dans notre propre science : les forfaits des Médicis, des Frédégonde, des Isabelles, ne sont que des jeux, des bagatelles, auprès de ceux d'Antoinette d'Autriche. . . .

MÉDICIS.

Qu'entends-je, juste ciel ! Antoinette, cette jeune Princesse, jadis l'amour & les délices du peuple François.

FRÉDÉGONDE.

Et aujourd'hui son horreur. Médicis elle-même, j'ose l'assurer, frémira au récit de ses attentats contre un époux auguste ; & une nation dont tout le crime est de lui avoir pardonné ses premiers égaremens. Si aux premiers pas qu'elle a faits dans la carriere du crime, au lieu des applaudissemens de ses vils flatteurs, des P...., des V..., des abbés de Ver..., elle eût entendu les justes reprimandes d'une nation indignée, peut-être elle auroit épargné bien des malheurs à la France, & à elle même bien des regrets.

MÉDICIS.

Frivole espoir, Frédégonde ! vous le savez comme moi, les liens de la crainte sont bien foibles, lorsque l'on a une fois brisé ceux de l'honneur. Mais bannissons, je vous en conjure, les réflexions superflues, & prouvez-moi par des faits authentiques & des témoins irréprochables, qu'Antoinette d'Autriche est en effet la plus méchante & la plus infâme de toutes les créatures.

FRÉDÉGONDE.

Mes témoins sont irréprochables. Deux ombres descendues depuis peu dans le sombre empire, m'ont tout appris. Delaunay, Flesselles, victimes d'une lâche ambition qui les asservissoit

à toutes les fureurs d'une femme insensée, font éclater ici leur douleur & leur rage ; « oui, fatale ambition, s'écrient-ils, c'est toi qui nous à perdus, c'est pour accumuler sur nos têtes coupables des richesses & des honneurs que nous nous sommes vendues à l'ennemie de la nation. Nos funestes desseins ont été découverts, & notre mort a vengé la France ; nons ne nous plaignons pas de notre destinée, nous l'avons méritée ; mais des monstres plus coupables que nous respirent encore ! » De pareils témoins vous paroissent-ils suspects, & peut-on douter de leur sincérité ?

MÉDICIS.

Non, après un pareil témoignage, je suis disposée à tout croire ; hatez-vous de m'instruire ; certes, plus je réfléchis sur tous les excès où m'ont portée mon ambition, ma cruauté, mon goût effréné pour les plaisirs, & plus je m'étonne qu'une jeune princesse ait déjà pu les surpasser.

FRÉDÉGONDE.

Je n'y vois rien de surprenant. [1] Au milieu des crimes qui ont à jamais deshonoré votre mémoire, on rend justice a vos talents pour le gouvernement, & à votre politique. Il faut

[1] Avec le germe de tous les vices, Antoinette n'a point celui des vertus que vous fites éclater.

imputer aux temps orageux, où vous vécutes, aux discordes où la cour étoit alors en proie, à la nécessité d'étouffer le calvinisme en France, & d'enchaîner l'orgueil & la cupidité des Guises vos défenseurs, une partie des crimes dont vous vous êtes souillée; l'ambition seule vous rendit cruelle & perfide; mais l'ambition dénote une grande ame, & le desir de régner est le crime des héros. Ce n'est pas cependant que je veuille vous justifier. Non, je sais que votre prétendu zele pour la défense de la religion catholique, & l'extirpation de l'hérésie, n'étoit qu'un prétexte spécieux pour perdre les ennemis de votre authorité, & ce mot qui vous échappa, lorsque vous crutes la bataille de Dreux perdue: «Eh bien nous prierons Dieu en françoise.» (Mot arraché par la vérité & l'imprudence, mais désavoué par la politique,) prouve assez votre indifférence pour toutes les religions. Antoinette au contraire, sans être chargée du gouvernement, sans se voir dans la nécessité de commettre ces crimes que la raison d'État excuse & authorise, Antoinette, dis-je, l'a emporté en scélératesse, en perfidie, en cruauté, sur Catherine de Médicis, & l'épouse meurtriere de Chilpéric.

MÉDICIS.

A chaque mot mon étonnement croît, & re-

double. Quoi, Médicis & Frédégonde vaincues en ſélérateſſe par une jeune priceſſe dont on a tant célébré jadis, la bienfaiſance & l'humanité.

FRÉDÉGONDE.

L'humanité! Médicis ſe laiſſeroit-elle donc ſéduire comme le vulgaire, par un mot pompeux? Prend-t-elle pour vertus dans Antoinette d'Autriche ce qui n'eſt que le comble de l'audace & de la perfidie, & ne découvre-t-elle pas ſous cette prétendue humanité & cette bienfaiſance hypocrite, un piege impie pour acheter l'amour des François, mériter leur confiance, & les trahir enſuite plus indignement? Il ne faut que jetter un coup-d'œil rapide ſur la vie d'Antoinette pour appercevoir que ſon cœur eſt le foyer de tous les vices, plutot que l'azile de la plus foible vertu. L'inceſte, l'adultere, la lubricité la plus infâme & la plus honteuſe, le renverſement de l'ordre ſacré de la Nature furent des Jeux pour cette impudique Meſſaline; que dis-je, Meſſaline fut moins coupable ſans doute. Qui pourroit jamais compter les ſélérats qui oſerent trahir l'honneur de leur maître, & altérer la ſource pure & ſacrée autrefois du ſang des Bourbons! Avant de voler dans l'azile du libertinage & de la débauche, Meſſaline, l'inſatiable Meſſaline attendoit au moins qu'un ſommeil trompeur s'appéſantit ſur Claudius, & lui cachat ſa

honte ; elle attendoit les ombres favorables de la nuit pour accomplir ces mistères d'iniquité ; mais tant de précautions diminuent la jouissance ; pour une femme sans frein & sans honneur, le crime sans éclat cesse d'être un plaisir. C'est dans son propre palais, sous les yeux de son époux, & à la face de l'univers indigné, qu'elle s'abandonne toute entière à ses voluptés sacrileges. Voyez-là prodiguer ses infâmes caresses au Comte d'A... qui plus licentieux & moins prudent que le héros de Marignan, brise les nœuds de la Nature qui l'attache à un frere auguste, & est assez fou pour travailler à se donner un maître ; aux Dil..., aux Vaud..., aux Bezenv..., aux abbés de Verm..., & à tant d'autres dont les noms lui sont échappés. Noblesse, Clergé, Tiers-État, tout homme a droit à ses faveurs ; les plus beaux & les plus robustes sont les mieux accueillis. Des gardes, des laquais, des histrions ; o comble de l'opprobre ! o honte innéfaçable !.. Malheureux François, le terme approche ou elle va donner un héritier au trone & un chef à la nation. Faites éclater les transports de votre allégresse, approchez du berceau de cet enfant, & au lieu des traits de son auguste pere, reconnoissez en lui en frémissant de rage & de désespoir, ceux d'un vil comédien ; mais je m'arrête : quel œil assez

courageux pour soutenir les scenes horribles de lubricité dont elle a tant de fois été le théatre. En les considérant, Frédégonde elle-même, oui, Frédégonde s'applaudit de sa vertu. Si mes crimes ont déshonoré la France & mon époux, au moins n'ai-je pas enrichie l'étranger de leurs trésors; pour triompher de Chilpéric, je n'ai jamais employé que le pouvoir de mes charmes, je n'ai jamais par des breuvages empoisonnés, avili son ame, aliéné sa raison, & arraché à la bonté de son cœur le droit de piller les trésors de son peuple, pour les répandre dans le sein de mes amans, & en faire le prix du crime & de la débauche. Séduite par ma passion pour mon amant, j'ai porté, je l'avoue, un fer meurtrier dans le sein de mon époux & de mon maître; mais l'univers en convient avec moi, si c'est commettre le crime que d'en avoir eu l'idée, Antoinette est aussi coupable que Frédégonde. Esclave de mes passions, cependant le goût de la volupté n'éteignit jamais en moi le feu du génie, & l'intrépidité. Après la mort de Childéric, entourée d'ennemis, mon courage s'augmenta avec le danger; loin d'abandonner mon fils Clotaire, je sçus lui trouver des défenseurs; j'interressai Gontrand en faveur de sa jeunesse; les secours qu'il nous donna contre les entreprises d'un ennemi implacable, Childebert, Roi

d'Austrasie, qui cherchoit à dépouiller mon fils & à punir tous mes crimes, ne m'empêcherent point de me déclarer ouvertement contre lui lorsque je crus devoir m'en défier. Je dissipai par un serment solemnel, les nuages qu'il s'efforça de répandre sur la naissance du fils de Chilpéric. La mort de Gontrand en nous délivrant d'un ennemi, nous en donna un encore plus redoutable. Childebert son successeur, selon la politique des princes de ce temps-là, n'oublia rien pour opprimer mon fils; son enfance menaçée n'eût plus d'autre soutien que moi; malgré la timidité naturelle à mon sexe, j'assemble des troupes, je me mets à leur tête; mon fils dans les bras, je vole de rang en rang animer l'ardeur des officiers & des soldats; j'étonne les plus braves par mon intrépidité, je trompe les ennemis par un stratagême, je remporte une victoire complette, je laisse par-tout des traces de ma vengance, je reviens à Soissons chargée de gloire & de butin. Que de monstres plus coupables encore que moi, & qui n'effaceront pas par l'éclat d'une victoire l'horreur de leur forfaits; ils n'ont d'ardeur & de courage que pour le crime, & l'éclat d'aucune vertu ne rachete en eux la difformité du vice. Je sçus vaincre & profiter de mes avantages. La mort de Childebert qui arriva bientot après, m'offrit encore de nouvel-
les

les occaſions d'acquérir de la gloire & de ſatiſfaire mon ambition. M'emparer de Paris & de pluſieurs autres villes, battre en perſonne une armée de ma rivale Brunehaut, affermir ainſi ſur les débris de mes ennemis le trône de mon fils ; tels furent les exploits de Frédégonde Tout mon malheur eſt de les avoir deshonorés par des crimes horribles ; mais ſi ma vie fut un tiſſu d'atrocités, mes dernieres actions furent deux victoires, & j'ai réuni dans ma perſonne un exemple mémorable de tout ce que les paſſions peuvent enfanter de plus noir, & de tout ce que le génie, l'adreſſe, & l'intrépidité peuvent avoir de force dans les conjectures les plus critiques ; enſorte que ſi quelques inſtants d'héroïſme pouvoient faire oublier des années entieres de ſélérateſſe, Frédégonde ſeroit aujourd'hui le modele des reines, & peut-être des rois.

MÉDICIS.

Vous ne vous êtes pas trompée, Frédégonde ; j'ai frémi d'horreur à votre récit. Je vous félicite d'avoir enfin trouvé une femme plus coupable & moins magnanime que vous. Plût à Dieu que cette conſolation me fût auſſi permiſe ; mais un ſouvenir déchirant, l'image cruelle de la Saint-Berthélemi.. Ah ! épargnez-moi un détail douloureux... vous m'entendez... Medicis eſt encore la plus barbare des femmes.

FRÉDÉGONDE.

La Saint-Barthélemi ! Médicis, que cette image cesse de vous effrayer. Non, tous les forfaits d'Antoinette ne vous sont point connus. Après nous avoir surpassées, il falloit qu'elle se surpassât elle-meme (les crimes ordinaires ne suffisent pas à son ame sanguinaire & féroce) en concevant le projet le plus noir, le plus affreux, & que l'enfer seul est capable d'inspirer : n'attendez pas de moi un détail circonstancié ; l'horreur dont je suis pénétrée ne me permet pas d'arrêter long-temps les yeux sur un tableau aussi terrible : l'esquisse suffira pour vous épouvanter.

L'excès de maux où la France étoit livrée, exigeoit les remedes les plus prompts & les plus puissants. C'est dans l'amour de son peuple que Louis XVI crut devoir les chercher ; il assemble autour de son trône les représentans de la Nation. Déjà rangée en foule auprès de son chef, l'élite du peuple commençoit a jetter les fondemens du bonheur de la Patrie : déjà ses mains généreuses armées par l'amour de la liberté, brisoient les chaînes dont le colosse de l'aristocratie les avoit chargées depuis long-tems. Toujours aux sélérats la vertu fait ombrage ; Antoinette, d'Artois, Condé, Conti, & tous les vils partisans du despotisme ne purent voir

ſans une douleur mêlée de rage, l'édifice de la paix & de la félicité publique s'élever ainſi ſous les auſpices du plus juſte des princes. Envain ils eſſayerent par des intrigues les plus lâches, les cabales les plus honteuſes de ſemer la diviſion dans cet auguſte aréopage. La vérité, l'honneur y furent ſeuls écoutés. La voie de la ſéduction étant devenue inutile, ils ſe livrerent à tous les tranſports de la haine & de la fureur. Déjà l'odieux complot eſt formé. Ils perſuadent au Roi de s'éloigner de la capitale. Un pere pouvoit-il ainſi ſe réſoudre à quitter des enſans qui l'adorent? Innocent, qu'avoit-il a craindre? Criminel, il ne tenoit qu'à lui de ceſſer de l'être, plaindre un pere coupable, détourner les yeux & le réverer, tel eſt le devoir de l'amour & de la nature. Mais ils abuſoient de ſa facilité, ils trompoient la bonté de ſon cœur. Déjà le jour du départ eſt fixé, & des aſſaſſins attirés de toutes les parties par l'eſpoir du butin environnent la capitale, ils n'attendent plus que le ſignal homicide. Un étranger, un vil Broglio prend le commandement de ces cohortes ſanguinaires. Les victimes ſont déſignées, c'eſt par l'aréopage de la nation que doit commencer le carnage; encore quelques inſtants, & l'Aſſemblée Nationale, l'Aſſemblée la plus auguſte qui ai-

jamais honoré l'univers, va être anéantie; Paris, le ſuperbe Paris, la merveille du monde va devenir la proie des flammes & être inondé de ſang: & toutes ces atrocités ſont l'ouvrage d'une femme cruelle & vindicative, & de tous ſes lâches flatteurs. Mais, ô providence admirable! comme elle ſe joue des deſſeins les mieux concertés; c'eſt l'étourderie d'un ariſtocrate qui trahit les deſſeins de ſes complices & ſauve la patrie. Lambeſe à la tête d'une troupe de barbares, oſe traverſer le, ſabre à la main, les Tuileries & les Champs-Eliſées, lieux charmans, embellis par l'art & la nature. Il porte ſes mains homicides ſur des femmes & de foibles enfans, & ſa lâche cruauté les égorge ſans ménagement. A ce ſpectacle affreux tout Paris court aux armes, chaque citoyen devient ſoldat : des héros, les gardes Françoiſes vraiment dignes de ce nom, veulent mourir pour la défenſe de la patrie; les ariſtocrates, la honte & la rage dans le cœur, cherchent leur ſalut dans une promte fuite. L'amour de la liberté anime tous les ordres de l'état; l'antre du deſpotiſme, la baſtille, le tombeau de l'innocence ſuccombe ſous l'effort d'un peuple courageux & irrité, les ſuppots de l'ariſtocratie finiſſent dans les tourments, la honte & les regrets, une vie trop longue encore pour le mal-

heur de la France. Libre déformais, elle n'a plus rien a redouter de ses ennemis; deux anges tutélaires, Bailly, & la Fayette veillent à fa confervation.

MÉDICIS.

Ah Frédégonde, je refpire: vous me rendez la joie & la vie: grace aux forfaits d'Antoinette, loin d'avoir à redouter la haine des François peut être même en ferons nous regrettées. Et comment pourroient-ils nous hair deformais; à peine leur éxécration, & celle de la poftérité fuffi-t-elle pour punir le monftre qui fait leurs maux, & nous rend leur amour. Cependant je ne puis vous diffimuler ma furprife: quoi tous les François indignés ont gemi long-tems fous la tyrannie d'Antoinette: tous connoiffent fes attentats, & aucun animé d'un zèle patriotique n'a entrepris de l'en punir! Henri IV. ce prince chéri dont on ne peut prononcer le nom fans attendriffement, a expiré fous les coups d'un affaffin, & Antoinnette le fléau de la France refpire encore.... peut être pour fa perte.

FRÉDÉGONDE.

N'en foyez pas furprife, Médicis; le triomphe du fanatifme eft paffé : un jour plus pur a fuccédé à ce temps de tenebres & d'horreurs, où un faux zèle pour la religion ou la patrie armoit les

sujets contre les souverains : une nouvelle lumiere sans cesse étouffée par les préjugés dans les siecles d'ignorance ou nous avons vécu, la philosophie, le présent le plus précieux que le ciel put faire aux mortels, a enfin éclairé l'univers : elle a adouci les moeurs des hommes, cultivé & embelli leur esprit : elle leur a appris leurs véritables devoirs, leur a surtout inspiré de l'aversion & de l'horreur pour le sang de leurs semblables. Souffrir plutot que de se venger, voilà sa devise. Elle est la sauve-garde d'Antoinette, elle n'a rien a redouter pour ses jours : elle vivra, mais sa vie sera son supplice. Elle vivra, mais pour voir le bonheur d'un peuple qu'elle voudroit anéantir. Elle verra renaître sur les pas de son auguste époux, la paix, la joie, la concorde, & l'abondance, divinités tutelaires de la patrie, & & que sa présence odieuse & sacrilege sembloit en avoir exilées. Elle vivra, mais elle maudira mille fois la funeste clémence des François, qui a ménagé des jours tissus par le crime & la sélératesse. Quel tourment en effet plus cruel pour un cœur coupable que la voix d'une conscience déchirée de remors!